

garité, l'étroitesse : voilà les produits de la fausse science. Le silence, la paix, l'adoration, la sublime et tendre confiance, la prière ; voilà les fruits divins de la vraie science.

"Il est advenu aux gens savants, écrit Montaigne, ce qui advient aux espics du bled, ils vont s'élevant et se haussant, la teste droite et fière tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grains, en leur maturité, ils commenceront à s'humilier et à baisser les cornes."

Avec l'humilité, pourquoi, d'autre part, la femme, parce qu'elle aura l'esprit, plus souple, plus éclairé, deviendrait-elle insupportable à son mari ?

Loin d'elle la science qui amoindrirait en elle l'épouse ou la maîtresse de maison ! Mais franchement si la supériorité du mari est au prix de l'ignorance de sa femme, elle est à trop bon marché.

Et il est permis de trouver, sans compromettre le bonheur conjugal, que Mme Racine, "localisée entre le fruitier et l'armoire à linge, inhabile à s'élever au-dessus d'un procédé à faire des confitures ou d'une recette à se garer des mites," n'est peut-être pas l'idéal de la femme chrétienne. Elle est par trop exclusivement la Marthe du foyer.

Des arguments de "physiologie".

La culture intellectuelle, dit-on encore, ne peut que développer, chez la femme, le cerveau au détriment du cœur.

Elle étouffera dans les froids calculs d'un positivisme tout masculin, les germes d'enthousiasme, de pitié, de sympathie, dont était si richement féconde cette frêle et délicate nature.

Le sexe de la beauté et de la dévotion doit se confiner dans la dévotion ; c'est là pour lui le "ministère de l'Intérieur".— Pourquoi, par la science, voulez-vous lui confier le "ministère des Affaires étrangères" ?

La sédentarité scolaire, le surmenage des examens, l'affolement de la course aux diplômes, nous ont donné une génération morose, cérébrale, névrosée, détraquée.

—Je réponds : oui, le travail intellectuel exagéré est, pour les jeunes filles et pour les femmes, ce qu'il y a de plus malsain.

Oui, l'instruction intempestive et excessive est contraire à toutes les délicatesses nerveuses, idéalistes, affectives, de celle à qui est nécessairement confiée la réserve de l'avenir.

Il ne s'agit pas d'encombrer votre mémoire, mais de l'orner ; il ne s'agit pas d'exacerber, de fatiguer votre intelligence, en la gavant de bribes d'histoire, de géographie, de littérature, de physique, de chimie, sans lien, sans cohésion, sans solidité, mais de lui donner des idées justes qu'elle puisse contrôler, des principes généraux qui l'élèvent et qui la fortifient. Pourquoi la femme qui sait davantage serait-elle moins aimante, moins généreuse, moins dévouée ?

N'aurait-elle point au contraire, dans une étude appropriée à son sexe, à ses loisirs, à ses devoirs domestiques, conjugaux ou maternels, un aliment à l'avidité de son imagination, un puissant moyen de combattre toutes les idioties et les lascivités littéraires dont sont infectés les salons modernes, un refuge calme et moralisateur contre les coups de vent de la tentation ou contre les coups de foude de l'épreuve ?

Cette étude-là n'ôtera rien à la femme du charme de son sexe. Le bœuf et la bergeronnette fréquentent au même sillon, le beau sillon qui fume "au matin-jour", tout prêt pour la "chanson des blés d'or". La grâce ailée de la femme n'a point, au champ du travail intellectuel, à prendre les allures lourdes, la marche ralentie et pénible de l'homme.

Entre l'homme et la femme, il n'y a pas "identité" intellectuelle, il y a "équivalence", parallélisme, harmonie. Les deux sexes se valent, et chacun complète l'autre. Même en étudiant les sciences qu'apprend l'homme, la femme doit les étudier en femme.

"L'homme, a dit Ruskin (1), doit savoir à fond toute langue ou toute science qu'il apprend, tandis que la femme ne devrait savoir de cette même langue ou de cette science que ce qui la rendra capable de sympathiser avec son mari dans ses satisfactions intellectuelles ou celles de ses meilleurs amis."

Que la femme conserve donc une

(1) Ruskin : "Le lys du jardin de la Reine", pp. 74-75.

mission conforme à sa nature. L'homme, entraîné par les préoccupations matérielles de la "lutte pour l'existence" a besoin de rencontrer, sur la glèbe de son rude travail, une âme qui n'en subisse pas la pesanteur, une intelligence svelte, élevée, — ailée comme la pensée, joyeuse comme l'amour.

"Le nouveau rôle de la femme est d'opposer le culte de l'idéal, qui s'en va, au culte envahissant de la matière."

Au bœuf qui laboure laissez la bergeronnette qui chante.

—On nous oppose enfin les arguments de "religion".

Prenez garde, nous crie-t-on, c'est dans les pays protestants : l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, que l'essor intellectuel a surtout été donné à la femme. Convient-il que la femme catholique suive cet entraînement ? Ne craignez-vous pas que le "doute ne se substitue à la croyance ?

Et d'abord, pourquoi avons-nous laissé aux protestants l'honneur d'une initiative qui aurait dû nous revenir ? En tête de tout progrès, de toute réforme, nous devrions avoir le premier rang. Pourquoi, fils de la lumière et de la charité, nous laissons-nous dépasser sur un terrain quelconque, d'influence sociale ?

Ensuite, devons-nous donner à croire que le catholicisme est réfractaire à toute ascension légitime des sexes et des classes ? Après avoir montré à l'égard du mouvement socialiste une impardonnable indifférence, allons-nous répéter la même faute à l'égard du mouvement féministe ?

Ce serait un redoutable malheur.

La femme, répétons-le, n'a rien à redouter de la science. Sa religion a tout à gagner, au contraire, à cette culture intellectuelle qui mettra en valeur, aux yeux de la critique moderne, les vérités fondamentales de la foi.

"La malveillance et la sottise ont conspiré, a dit Ernest Hello, pour donner aux vertus l'aspect niais et terne, effacé et lamentable. Personne ne sait à quel point les hommes, affamés et altérés de grandeur, sont écartés de Dieu par les petits livres qui font Dieu petit."

La femme instruite sera pour toujours à l'abri des mesquineries fa-